

Magdalena Gajewska

## Le chemin de la mimésis. Etude comparée des théories de René Girard et Mikhaïl Bakhtine

### Introduction

Ce n'est qu'apparemment que les deux auteurs se situent sur les deux pôles opposés du globe scientifique. M. Bakhtine est reconnu en tant que celui qui a découvert le rôle constitutif du jeu dans la culture, particulièrement du carnaval, et R. Girard, à son tour, en tant que « pessimiste » soutient qu'au fondement de la vie humaine se cache une violence ténébreuse et pécheresse. Cependant, en analysant ces deux conceptions, on découvre avec étonnement leur ressemblance, à savoir une ressemblance *mimétique*.

Beaucoup de choses distinguent et rapprochent en même temps Michail Bakhtine et René Girard. Les deux chercheurs, malgré la différence de générations et d'époques dans lesquelles ils ont été amenés à écrire, s'occupent de l'analyse non seulement de la réalité littéraire mais avant tout de son enracinement dans la culture. Aussi bien Bakhtine que Girard considèrent la littérature comme un indicateur de changements culturels, comme une image de la réalité renvoyant à la réalité ontologique première. On peut alors dire que par cela même ils entrent sur le chemin de la mimésis. La direction de cette activité mimétique est cependant renversée, car elle part de l'image pour aller vers la chose et le monde analysé. Le système de Girard, à travers l'analyse des mythes et des sùvres littéraires, a pour but d'expliquer les origines de la culture et son principe premier. Le regard attentif de Bakhtine prend une direction semblable. Tous les deux attirent l'attention sur la « bicorporalité », l'aspect double du monde et rejettent la thèse qu'on puisse remarquer quelque chose ou dire quelque chose de la culture en ne l'observant que de l'extérieur. Leurs recherches partent de l'intérieur de la culture et retournent vers celui-ci. Elles font ressortir des sùvres littéraires la vérité des relations entre les hommes. Ce qui justifie



encore plus la mise en parallèle de ces deux chercheurs ce sont les domaines de recherche qui les intéressent. Le chemin de recherche de Girard passe par certaines œuvres littéraires qui ont fait l'objet des analyses de M. Bakhtine. Je pense ici surtout aux œuvres de Shakespeare et Dostoïevski.

Aussi bien la violence chez Girard que le carnaval chez Bakhtine sont une suspension des règles de vie habituelles. La violence et le carnaval sont également antagonistes par rapport à la culture officielle. Finalement, dans les deux, pour employer le langage de V. Turner, une *communitas* spécifique se crée qui, à travers une communauté fondée sur les liens directs et à travers son homogénéité, s'empare de la réalité en la dépassant, en créant de nouvelles images du monde. Impossible de passer outre ces ressemblances et de ne pas poser la question de leur source, du chemin que suivent les deux auteurs. M. Bakhtine a constaté dans son analyse de l'œuvre de François Rabelais que grâce à un ordre renversé qui accompagne le carnaval l'homme devient lui-même en dépassant ses limites. La métamorphose carnavalesque le fait revenir à lui-même. Ici, il faut s'interroger sur ce qui amène l'homme à mettre un masque et sur ce qui influence son choix, est-ce que l'extériorisation de l'intérieur protège la communauté de la violence girardienne? Quel désir donne naissance à ce changement carnavalesque des valeurs? En fin de compte, c'est le monde carnavalesque qui permet de réaliser un désir caché de devenir quelqu'un d'autre. Le jeu, à son tour, consiste à imiter un modèle qui a été choisi par celui qui désire et par son désir. Il semble donc que le triangle mimétique est posé à la base de ce jeu et le désir mimétique, dont R. Girard parle dans ses travaux, en est l'origine.

Qu'est-ce que le désir mimétique? Est-ce uniquement une force destructrice ou bien une base de l'activité créatrice de l'homme? Finalement, quelle est sa relation à la mimésis elle-même qui accompagne aussi bien une fête carnavalesque qu'une violence rituelle? En supposant l'existence d'un désir mimétique à l'origine du carnaval, peut-on répéter d'après Bakhtine que l'homme y devient lui-même? Quel rôle joue l'*Autre* dans le carnaval en sorte que le désir mimétique n'entraîne pas la destruction de la *communitas*? Voici le premier niveau du problème dont nous traiterons dans le présent article. La deuxième étape consistera en une tentative de démontrer à quel degré ces théories sont complémentaires. Cela exige que dans notre analyse nous passions du désir mimétique à la *mimésis*, qui accompagne le jeu et la violence, elle-même. Jusqu'à quel point sont-elles convergentes et jusqu'à quel point sont-elles divergentes? Peuvent-elles être utilisées comme des chemins complémentaires pour la solution des problèmes liés à l'analyse des phénomènes culturels?



## La double mimésis

La mimésis est une force fondamentale qui contribue à la création de la culture et de la réalité sociale. En analysant les *Œuvres* d'Homer, Olga Freidenberg a constaté:

«La pensée artistique antique s'était établie objectivement en forme de raisonnement à l'aide des concepts imagés qui transformaient le fini en possible et des objets concrets en quelque chose de spéculatif. Justement le concept créé à partir de l'image, sa forme illusoire, pouvait, grâce à sa mimésis (imitation) reproduire la réalité comme "imaginée"»<sup>1</sup>.

Le niveau de la mimésis est pour Freidenberg un niveau de l'illusion qui exige un autre type de discours que le discours habituel. Selon l'approche classique aristotélicienne, les arts soit complètent la nature soit l'imitent. Aristote a distingué trois manières d'imiter<sup>2</sup>:

- présenter les choses telles qu'elles ont été ou qu'elles sont;
- présenter les choses telles qu'elles prétendent être et qu'elles semblent être; ou bien
- présenter les choses telles qu'elles devraient être.

Le mimétisme antique n'était pas compris comme l'acte de copier fidèlement les faits de la réalité. Aristote prenait en considération le fait que l'artiste pouvait présenter la réalité comme:

- pire (caricature);
- meilleure (idéalisée).

La mimésis peut ainsi réveiller deux réactions chez le destinataire d'une image ainsi produite ; réactions qui restent liées à la forme illusoire et inhabituelle qui accompagne l'imitation. La première réaction c'est le sérieux qui accompagne le sacré ; la seconde c'est le grotesque que réveille la caricature et, dans un certain sens, ce qui est moins bon : le profane. Le sacré et le profane, aussi bien que les discours qu'ils emploient (discours soutenu ou vulgaire), s'accompagnent d'une conviction qu'ils sont en conformité formelle avec la réalité qui par cela devient une réalité double. De cette manière, de l'unité naît la pluralité. La pluralité qui reste cependant, selon M. Bakhtine et aussi d'une certaine manière pour R. Girard, faussée et cachée.

<sup>1</sup> O. Freidenberg, *Obraz i pojęcie* (L'image et la notion). B. Żyłko (trad. polonaise), Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 2007, s. 43.

<sup>2</sup> Aristote, *Poetyka* (La poétique). H. Podbielski (trad. polonaise), Ossolineum, Wrocław, 1989, 4,144b.

## Le désir mimétique

Girard trouve au fondement de la culture ce qu'il a lui-même désigné comme un *désir mimétique*. Ce désir doit être compris plutôt comme une force du désir que comme une jalousie, comme l'explique l'anthropologue dans le livre *Shakespeare, les feux de l'envie* ; ce même désir (désir de faire la même chose que l'autre, d'être comme lui) qui atteint le pouvoir du *skandalon* en devenant une source de violence dans la culture. Le désir mimétique, qui est aussi désigné comme un désir métaphysique, se réfère à l'idée du triangle mimétique dans lequel la représentation concerne toujours le fait de rendre (imiter) quelque chose ou quelqu'un devant quelqu'un. Seulement un angle du triangle mérite le statut du sujet. La violence, qui naît dans ses bases, semble faire référence à la dialectique hégélienne de la réification. Le désir a le pouvoir de réifier son objet, c'est pourquoi il devient par là même la source du mal. La violence résulte donc de la *mimésis d'appropriation*. Selon Girard, chaque culture produit des mécanismes de contrôle de cette violence. La culture est condamnée à l'imitation. Grâce à cela, une transmission de ses valeurs et modèles constitutifs s'opère mais d'un autre côté l'imitation mène inévitablement au conflit. «L'autre est en même temps un modèle et un concurrent». Dans ce sens, la mimésis ne peut pas être définie comme un espace de liberté. Comme l'écrit Pierpaolo Antonello «de la constatation contenue dans *la Poétique* d'Aristote:

«en cela justement l'homme se distingue le plus d'autres animaux qu'il est une créature la plus capable d'imiter», René Girard a tiré des conséquences les plus poussées<sup>3</sup>.

Aussi bien dans le livre *La violence et le sacré* que dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (Girard, 1978) a placé son idée principale à l'intérieur du projet qui trahit le caractère évolutif de la conception de l'auteur. Dans le cadre de celle-ci, trouver une victime, sacrifier l'individu (le bouc émissaire) est un événement accidentel et en même temps nécessaire, un événement systémique visant la reconstruction de l'unité de la communauté menacée par le processus de la différenciation et par la compétition ; un événement qui est ritualisé et inscrit pour toujours dans l'horizon de la vie humaine. Girard va cependant plus loin en démasquant le mensonge de la «culture» qui s'efforce à dissimuler le mécanisme du bouc émissaire. La dimension évolutive de la théorie de Girard implique cependant la possibilité de dévoiler ce mensonge et aussi d'annuler la répétition du sacrifice qui a un caractère mimétique

<sup>3</sup> R. Girard, *Początki kultury* (Les origines de la culture). M. Romanek (trad. polonaise). Wydawnictwo Znak, Kraków, 2007, s. 9.

et rituel. Girard souligne l'impossibilité de répéter le sacrifice du Christ, mais évite l'analyse symbolique de la violence qui s'opère « en sa mémoire » lors de la messe quand le corps de la victime des victimes est rituellement consommé par les fidèles. Girard omet le sens du repas qui est lié à l'acte d'offrande. Les chrétiens font donc le sacrifice de leur Dieu pour ne plus faire de sacrifices. Le repas est par cela même liée à la violence. Selon Girard, cette victime nous permet de reconnaître la vérité cachée derrière la violence dirigée vers le bouc émissaire. Par cela même la réalité qu'analyse Girard devient unidimensionnelle, transférée dans l'optique du sérieux et selon M. Bakhtine

«[...] le sérieux médiéval était imprégné d'éléments de peur, de faiblesse, d'humilité, de résignation, de mensonge ou bien au contraire : d'éléments de violence, de terreur, de menace, d'interdits. [...] Ainsi, le sérieux du Moyen Âge réveillait l'incrédulité du peuple. [...] Le sérieux opprimait, faisait peur, enchaînait; il était mensonger et trompeur, avare et ascétique. Sur la place de la fête, derrière la table festive, le ton sérieux était abandonné comme un masque; une autre vérité commençait à retentir, la vérité en forme de rire, de blagues des farceurs, d'obscénités, de gros mots, de parodies, de travestissements, etc. Tous les mensonges et les peurs disparaissaient face au triomphe de l'élément matériel, corporel et festif»<sup>4</sup>.

Pourquoi Girard ignore cette vérité sur le pouvoir «libérant» du rire dans ses recherches sur les origines de la culture ? Penserait-il comme Avirincev que:

«dans son incarnation, le Christ limite volontairement sa liberté mais ne l'étend pas, car il n'a pas où l'étendre. [...] Dans la sphère de la liberté absolue, le rire est impossible, car superflu. Le chrétien – comme un homme qui imite le Christ – est intérieurement libre et n'a pas besoin du rire "libérant"»<sup>5</sup>.

### Le désir mimétique et le rire

Dans ses analyses du désir mimétique Girard se concentre surtout sur les potentialités négatives de constituer une communauté qui s'accomplit à travers un acte unifiant de violence et par l'offrande. La constitution de la société est inévitablement liée au désir mimétique qui mène finalement à la naissance de la réification et du mal. Dans ses analyses des origines de la culture, il omet le second aspect de la mimésis qu'indiquait Aristote. La mimésis, comme caricature, peut constituer

<sup>4</sup> M. Bakhtin, *Twórczość Franciszka Rabelais'go a kultura ludowa średniowiecza i renesansu*. (L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance). A. i A. Goreniovič (trad. polonaise), Wydawnictwo Literackie, Kraków 1975, s. 170.

<sup>5</sup> B. Żyłko, *Śmiech według Bachtina i innych* (Le rire selon Bakhtin et les autres) à *Śmiech (Le rire)*, S. Rosiek, (dir.), słowo/obraz, terytoria, Gdańsk 2007, s. 91.

une alternative à la négativité de la violence. L'éclat de rire social peut, d'un côté, être une violence qui impliquera le mécanisme du bouc émissaire. Il arrive sans doute que le rire soit une forme d'ostracisme privée de marques physiques. Le rire, de même que les émotions véhiculées par le désir mimétique, a le caractère d'un phénomène qui n'est pas contrôlé par la rationalité, même de quelque chose de contagieux, et donc plutôt dispensant de la responsabilité morale. Bakhtine n'est cependant pas d'accord avec la conception de Bergson qui fait ressortir seulement les fonctions négatives du rire<sup>6</sup>. Il semble cependant que Bakhtine parlait d'un autre type de rire. Dans sa philosophie, une médiation entre la rationalité et les émotions s'opère dans laquelle les émotions peuvent révéler leur sagesse irrationnelle. Bakhtine lui-même, en se référant par exemple à la dissertation romantique sur le rire de V. Hugo, attire l'attention sur le fait que le rire peut avoir un caractère négatif, humiliant et destructif<sup>7</sup> mais aussi, comme l'indique l'auteur, il peut dépasser la violence et sa propre négativité. La philosophie du rire de Bakhtine est une philosophie de l'espérance et de la joie dont la mimésis reste le fondement. La mimésis est implicitement incluse dans la conception de la fête ludique qu'analysait Bakhtine en étudiant l'œuvre de François Rabelais, et à partir de laquelle il construisait l'idée du rire créatif et libérant. Le rire y était opposé au sérieux de la vie qui abonde en violence. Bakhtine dit qu'à l'époque:

«on comprenait que derrière le rire ne se cache jamais la violence, que le rire ne construit jamais des bûchers, que les tromperies et les mensonges ne rient jamais, mais mettent un masque de sérieux, que le rire ne forme pas des dogmes, qu'il ne peut pas être autoritaire, qu'il ne signifie pas la peur mais la conscience de la force, qu'il est lié à l'acte sexuel, à l'accouchement, au renouvellement, à la fertilité, à l'abondance, à l'acte de manger et de boire, à l'immortalité terrestre du peuple, qu'il est enfin lié à l'avenir, à ce qui est nouveau, ce qui vient, qu'il prépare le chemin à cela»<sup>8</sup>.

Le rire était considéré comme restaurant et guérissant. Il est compris par Bakhtine<sup>9</sup> comme un chemin vers la liberté, aussi bien individuelle que sociale et qui:

- a) distingue l'homme de l'animal,
- b) vient de Dieu,
- c) a des propriétés thérapeutiques et curatives,
- d) le rire est une manière de gérer avec la violence de la réalité.

De quelle manière le rire pourrait-il rompre le *fatum* du désir mimétique ? Les fêtes ludiques du Moyen Âge, comme par exemple la fête des fous ou la fête de l'âne, étaient liées au renversement de l'ordre établi, de ce qui relevait de la

<sup>6</sup> M. Bakhtin, *op. cit.*, s. 143.

<sup>7</sup> *Ibidem*, s. 226.

<sup>8</sup> *Ibidem*, s. 171.

<sup>9</sup> *Ibidem*, s. 160.

sphère du sacré dans le profane. Ce renversement n'était donc pas un rejet ni une destruction mais visait plutôt à l'exagération qui caractérise la caricature. Le mimétisme de la caricature selon Aristote est un mimétisme moins réussi. Bakhtine est du même avis. Il voit dans la caricature son pouvoir négatif en s'appuyant sur l'exemple de l'ivresse des grobianistes qui utilisaient la caricature et la moquerie pour exprimer un jugement moral. Malgré ce côté négatif, le mimétisme caricatural a cependant l'avantage d'indiquer le caractère éphémère de la forme qu'il copie, qu'il traduit. La caricature, n'étant pas une représentation fidèle de la réalité mais étant son exagération, se réfère aux pouvoirs créatifs de l'homme, en démontrant ses capacités restreintes de créer la réalité – certes, moins bonne mais sa propre réalité. De même, ce qui est moins bon et scandalisant du point de vue de la culture officielle libère l'homme de la loi immuable de la nature et de la violence comprise en elle de manière implicite. La mimésis de la caricature sert donc à ridiculiser la violence qui se cache derrière le désir mimétique. Le rire du désir mimétique est une violence contre la violence même comprise dans le mimétisme. Cependant, une caricature réussie – cette mimésis non réussie et moins bonne – est une imitation ridicule. Dans sa perspective, ce qui jusqu'à maintenant était digne de désir et de respect, devient grotesque et ridicule, peu important et ne méritant pas l'imitation.

Le rire du carnaval, le rire grotesque a pour but d'assouvir le désir de se distinguer à travers son exagération. La violence envers l'ordre austère qui s'opère sur la scène d'une fête et dans la fête elle-même est une «violence jouée»; et donc une violence privée de son essence – de son pouvoir résidant dans son irrévocabilité, une violence de l'imitation qui ne menace pas ce qui est important et essentiel. Le rire festif révèle la vérité mais ne la détruit pas. Il ne change pas la réalité mais la dépasse et dans ce sens révèle sa métaphysique matérielle et corporelle. Le rire est un désir métaphysique qui dépasse le pouvoir destructeur du désir mimétique. Il le dévoile et révèle tout simplement. C'est ce que, selon M. Bakhtine, montrait non seulement Rabelais, mais aussi Cervantes et avant tout Shakespeare. Le rire est un pouvoir donné à l'homme par Dieu, à l'homme menacé par la tentation de réification; un pouvoir constructif, même s'il n'est pas d'ordre divin, parce qu'imparfait et moins bon.

### Conclusion

Il ne faut cependant pas oublier que quand Bakhtine parle du rire carnavalesque il pense au rire de l'époque de la Renaissance. Sa philosophie du rire est ainsi limitée à un certain système culturel de normes. Même si de l'autre côté, il semble que la vérité de la philosophie du rire, de même d'ailleurs que la vérité de la violence de René Girard, paraissent atemporelles et inchangeables. En étudiant le rire Bakhtine attire souvent l'attention sur son évolution culturelle, de sa lente

disparition de l'espace de la fête. Le rire de la Renaissance devait être régénérant, contrairement au rire de l'époque des Lumières, du Baroque ou Romantisme.

«Dans l'histoire du rire, l'époque de Rabelais, Cervantes et Shakespeare constitue un tournant essentiel. L'attitude à l'égard du rire à l'époque de la Renaissance peut être de premier abord et en gros définie comme suit : le rire a une profonde signification pour la vision du monde, il est une des formes importantes d'expression de la vérité sur la totalité du monde, sur l'histoire et sur l'homme. C'est une perspective particulière et universelle dans laquelle on voit le monde de manière différente mais pas lésée (sinon, meilleure) par rapport à l'austérité. [...] Cependant l'attitude à l'égard du rire au XVII<sup>e</sup> siècle et les siècles suivants peut être caractérisée ainsi : le rire ne peut pas être une forme universelle traduisant une vision du monde ; il peut seulement se référer à certains phénomènes de vie sociale individuels et particuliers, aux phénomènes de l'ordre négatif ; ce qui est essentiel et important ne peut pas être drôle ; l'histoire ne peut pas être drôle. [...]»<sup>10</sup>.

Le rire est un instrument de la lutte avec la réalité totalitaire qui n'essaie pas d'utiliser un pareil instrument. Il vainc, car il sauve son caractère de sujet, ne s'alignant pas à la règle du sérieux accompagnant la violence. La caricature et le grotesque sont en même temps une déconstruction et une reconstruction. Chaque fois que le grotesque devient une abstraction, elle commence à dévier. En effet, son essence se réduit exactement à exprimer la plénitude de la vie, plénitude double et intérieurement opposée d'une vie au sein de laquelle la négation et la suppression (la mort de l'ancien ordre) constituent un moment nécessaire, ne pouvant pas être séparé de l'affirmation, de la naissance d'une vie nouvelle et meilleure.

«[...] cette nature de l'image grotesque est inévitablement déviée par la tendance à l'abstraction. Car elle transfère le point de gravité vers le contenu abstraitif et significatif, «moral» de l'image; ce qui plus est: elle subordonne le substrat matériel de l'image à l'élément négatif, l'exagération devient une caricature»<sup>11</sup>.

Le rire du grotesque opère cette reconstruction de la réalité par son pouvoir paradoxal et joyeux qui est une réponse au mal du monde, comme le constate B. Żyłko<sup>12</sup>. Ce paradoxe semble être un instrument employé depuis toujours pour reconstruire la culture luttant contre la violence de la nature. Comme le dit Bakhtine :

«[...] la victoire sur la peur ce n'est pas seulement son annulation abstraite, mais parallèlement sa destitution et son renouvellement, sa transformation en jeu; voici l'enfer est brisé, il s'émiette comme une corne d'abondance»<sup>13</sup>(Bakhtine, 1975 : 167).

<sup>10</sup> *Ibidem*, s.136.

<sup>11</sup> *Ibidem*, s. 132.

<sup>12</sup> B. Żyłko, *op. cit.*, s. 95.

<sup>13</sup> M. Bakhtin, *op. cit.*, s. 167.



Il semble qu'en étudiant les phénomènes de la culture contemporaine abondants en images de violence, comme par exemple les reconstructions des scènes de bûcher, la catégorie du rire ludique avec la force explicative de la caricature et du grotesque, peuvent apporter un nouvel éclairage qui sera utile à leur compréhension – surtout là où déçoit la force explicative de la théorie de l'évolution morale et de la disparition de la violence avec le développement du christianisme, proposée par René Girard.

Categories of Folk Laughter and Mimetic Violence as Tools  
for the Analysis of Contemporary 'Burning Witches' Rejoicing  
(Abstract)

Following the ideas presented in this article I would like to coax the reader into deliberation and discussion on the theoretical possibilities of explaining the contemporary cultural phenomena that combine elements of entertainment and violence. In the presented text I concentrate on the phenomenon of the "burning witches" game and its possible interpretations, the interpretations that would reach behind the classical positioning of this phenomenon only in the field of pure folk amusement (M. Bakhtin). As it is impossible to disregard the element of violence, which is internally present (R. Girard), I would be interested in the substantial role of this element. As I hope, the path I indicate will become helpful in interpreting other phenomena carrying contradictory magnitudes, represented by death and laughter.

### Récapitulation

M. Bakhtine a constaté dans son analyse de l'œuvre de François Rabelais que grâce à un ordre renversé qui accompagne le carnaval l'homme devient lui-même en dépassant ses limites. Ici, il faut demander quel désir donne naissance à ce changement carnavalesque de valeurs? Il nous semble donc que le triangle mimétique est posé à sa base et le désir mimétique, dont R. Girard parle dans ses travaux, est à son origine.

Qu'est-ce que le désir mimétique? Est-ce uniquement une force destructrice ou bien peut-il être une base de l'activité créatrice de l'homme? Quelle est sa relation à la mimésis elle-même qui accompagne aussi bien une fête carnavalesque qu'une violence rituelle? Quel rôle joue l'*Autre*? Voici le premier niveau du problème dont nous traiterons dans le présent article. La deuxième étape consistera en une tentative de démontrer à quel degré ces théories sont complémentaires.

